

ANTIARESSE

N° 406 | 10.9.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Les yeux grands fermés

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

L'État: faible ou fort?

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

Démembrement de la Russie: l'expérience de Smolensk

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT

Suisse: Capitaine Corona s'en va



*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les yeux grands fermés

QUEL RAPPORT ENTRE L'ÉPIDÉMIE D'OVERDOSES QUI SECoue L'AMÉRIQUE, LES SCANDALES PHARMACEUTIQUES ET LE FILM-TESTAMENT DE STANLEY KUBRICK? AUCUN, BIEN ENTENDU. SAUF DANS LES RÊVES NARCOTIQUES DE L'AMÉRIQUE HYPERNORMALISÉE.

L'ultime film de Stanley Kubrick est aussi, peut-être, le plus énigmatique. Des dizaines d'essais, d'articles, de vidéos ont été consacrés au «décryptage» de ses messages cachés. D'aucuns ont voulu y voir une postface de *Shining*, d'autres n'ont pas hésité à affirmer que le grand cinéaste y avait «encodé» l'aveu d'une forgerie qui l'aurait tracassé durant les quatre dernières décennies de sa vie: sa participation à la «mise en scène» du premier alunissage en 1969.

Comme s'il avait prévu ces délires, Kubrick a donné à son œuvre un titre ironique qui sonne comme une

réponse à tous ses interprètes paranoïaques: *Eyes Wide Shut*. Les yeux grands fermés. Plus on les écarquille, et moins l'on voit! Le narcissisme américain allié à l'inculture d'un certain milieu cinéophile a détourné tout ce monde de la donnée de base: qu'il s'agissait en premier lieu d'une adaptation, scrupuleuse par surcroît, d'une longue nouvelle d'Arthur Schnitzler. Kubrick s'était, en gros, contenté de transposer l'action de la Vienne des années 1920 au New York de la fin des années 1990.

Double rêve ou *La Nouvelle rêvée* est le récit de deux phantasmes et de la manière dont ils perturbent

la vie d'un couple. Pour faire court, le mari, jeune médecin, est blessé par l'aveu d'un désir fugitif de sa femme — coucher avec un officier de passage. Pour conjurer la douleur de cette trahison, même virtuelle, il se lance dans une déambulation érotique nocturne qui l'amènera à louer un costume pour s'infiltrer dans une orgie secrète organisée par des personnages «très puissants». Démasqué comme intrus, il s'attend à être supplicié lorsqu'une des vestales de la cérémonie se propose de le racheter en se sacrifiant pour lui. On le laisse donc repartir. Le lendemain, il lit dans le journal qu'une jeune femme — est-ce elle? — est morte empoisonnée. Il se rend à la morgue dans l'espoir — vain — de la reconnaître. Le *double rêve* est ici un miroir entre l'adultère rêvé de la femme et l'aventure vécue de l'homme, si bizarre qu'elle apparaît au bout du compte aussi onirique que celle de son épouse — sauf qu'il y a mort à la clef et que certaines coïncidences troublantes confinent au surnaturel. Tout ceci, soulignons-le, est commun à la nouvelle et au film. Tout au long de sa carrière, Kubrick s'est fié à la littérature pour lui fournir de «bonnes histoires». A chaque fois, il a mystérieusement réussi à faire oublier le substrat littéraire et ses circonstances pour faire dire à son œuvre quelque chose de personnel et de frais sur son propre monde et sur son temps. *Eyes Wide Shut* est sorti en 1999. Au début de la même décennie, Kubrick — juif originaire d'Europe centrale — avait entrepris

puis abandonné un projet ambitieux: tourner un film sur l'Holocauste. Il choisissait très soigneusement ses sujets et ses angles de vision. Qu'a-t-il donc voulu nous dire en adaptant le récit de Schnitzler? Comment son film a-t-il capté le *Zeitgeist* américain à la veille du troisième millénaire?

LE SEXE, LE RÊVE...

Dans ses grands traits, le film repose sur trois lignes de force:

- le rêve commande le réel;
- l'assouvissement sexuel est une addiction irrésistible;
- il existe un pouvoir occulte cimenté par des rites sexuels.

Les rites en question, pour ce que l'on peut en voir, et malgré le décorum sataniste, relèvent de la partouze ordinaire, sans excès morbides et sans pédophilie — mais notre intrus, et notre œil avec lui, ne va pas jusqu'au bout de la nuit. La pédophilie apparaît bien, mais dans un monde profane, celui du «populo», chez le loueur de costumes qui prostitue sa fille. Ceci, encore, figure dans la nouvelle. Ce qui n'y figure pas, en revanche, c'est la drogue. La jeune femme du film meurt d'overdose. On la rencontre une première fois, déjà, au bord du coma narcotique, dans la réception qui inaugure la nuit de débauche, et où le jeune médecin avait été appelé à la réanimer.

La Vienne décadente des Années folles offre certes, à plus d'un titre, une bonne préfiguration du New York de la fin du siècle, où beaucoup ont vu l'incarnation ultime de la Grande Prostituée de l'Apocalypse de

Jean. Tout y tourne autour du sexe et du rêve — à l'ombre, bien entendu, des travaux du Dr Freud qui détermineront la conscience moderne, en particulier dans les milieux intellectuels américains. C'est une philosophie de la décomposition pour une société en décomposition. Dégrader en projections subjectives, donc maîtrisables, un réel qui nous résiste en est l'une des injonctions essentielles. New York y ajoutera une composante que Vienne ne connaissait pas, du moins... pas à ce degré de banalisation. La drogue.

...ET LA MORT...

J'ai cité dans un précédent article (AP405) les statistiques effarantes touchant à la mortalité par narco-tiques aux Etats-Unis: 107'000 morts par overdose en 2022 dans un pays de 330 millions d'habitants. A titre d'exemple, l'UE enregistrait 5'800 overdoses mortelles pour une population de 440 millions d'habitants.

Il me faut d'emblée lever ici une ambiguïté lexicale de nature à fausser tous les chiffres. Lorsqu'on parle de *drogue*, en français, on pense à une «substance psychotrope naturelle ou synthétique, généralement nuisible pour la santé, susceptible de provoquer une toxicomanie, et consommée en dehors d'une prescription médicale». En anglais, le mot *drugs* désigne en premier lieu l'ensemble des médicaments, et accessoirement «tout non-nutriments destiné à modifier la structure ou n'importe quelle fonction du corps humain ou

animal». Bref, tout ce qui va du sirop pour la toux aux drogues dures.

Selon les chiffres du Center for Disease Control, l'autorité médicale suprême, plus des trois quarts des overdoses aux USA sont dues à des opioïdes. Ceux-ci comprennent les médicaments sur ordonnance, l'héroïne et les opioïdes de synthèse tel le fentanyl. Ces dernières années, la mortalité par opioïdes a explosé dans une telle mesure qu'on parle d'épidémie. Les overdoses ont pratiquement décuplé ce dernier quart de siècle, passant de 2,9 pour 100'000 morts à 24,7 entre 1999 et 2021. Si les accidents dus aux substances illicites augmentent en progression géométrique, les assommants sur ordonnance tuent eux aussi un peu plus chaque année. En 2016, on en était à quelque 17'000 morts.

Tout ceci paraît un peu sec, mais les chiffres disponibles décrivent un monde littéralement imbibé de «drogue» au sens large. Aucun milieu n'en est préservé. Ainsi, un Américain adulte sur trois déclare ou atteste de problèmes d'abus médicaux dans son environnement familial et 41 millions d'entre eux, soit 12% de la population, admettent avoir déjà tâté de la cocaïne.

...SUR ORDONNANCE

Lorsqu'on évoque l'ampleur de ce fléau, c'est bien entendu l'image de Pablo Escobar enterrant ses ballots de dollars dans tous les terrains vagues de Colombie qui nous vient à l'esprit. De fait, le commerce des stupéfiants en direction des Etats-

Death rate due to opioid overdose in the U.S. from 1999 to 2021

(per 100,000 deaths)



Unis — soit la cocaïne d'Amérique du Sud et l'héroïne afghane — est devenu l'une des premières activités économiques en volume, sinon la première. Et l'implication évoque de la CIA dans le contrôle de ce trafic a fourni plusieurs chapitres au livre noir des services secrets, non seulement ceux liés à la guerre de l'ombre et à son financement, mais encore à ceux qui décrivent les mille méthodes de contrôle des populations mises en place dans les Etats modernes au sortir de la IIe Guerre mondiale(1).

Cela dit, sur un plan sociétal, les ravages des drogues sur prescription sont peut-être plus pernicious encore. Grâce à Netflix, le grand public est en train de découvrir les prouesses d'une dynastie pharmaceutique qui est à la toxicomanie médicalisée ce que les cartels de Calí et de Medellín sont au marché de la coke. La série consacrée à la famille

Sackler est bâclée et tournée sans grand génie. Elle a l'avantage de s'en tenir aux faits connus et de s'apparenter à un documentaire. Et le titre est particulièrement bien choisi. *Painkiller*, l'Antidouleur. Le plus cocasse, c'est qu'avant ce récit révélant leur noirceur, les Sackler étaient surtout connus comme les plus grands philanthropes et mécènes parmi les milliardaires américains, au point qu'un historien d'art les avait baptisés des «Médicis de l'ère moderne».

Arthur Sackler, le patriarche, ne restera pas dans l'histoire comme un grand psychiatre, même s'il fut l'élève de van Ophuijsen, le «disciple préféré de Freud» (notons tout de même cette filiation). Il y est entré, en revanche, comme un génie publicitaire. Ayant financé ses études par du *copywriting* — et acheté ensuite l'agence de pub qui l'employait — Arthur avait compris qu'une bonne

campagne de vente de pilules devait cibler prioritairement non les consommateurs, mais les prescripteurs: les médecins. Le corps de métier qui, à l'époque et jusqu'il y a peu, jouissait du plus haut degré de confiance au sein de la population.

DES CHARLATANS DE WESTERN

Soyons justes: tout ceci n'était pas vraiment nouveau. Au début du siècle déjà, la médecine avait été transformée en marché et subordonnée à l'industrie pharmaceutique. Dans son livre *Le jeûne, une nouvelle thérapie*, Thierry de Lestrade décrit avec précision comment le vieux Rockefeller, ayant investi dans la chimie, a suborné le corps médical et évincé voire criminalisé les médecines douces et traditionnelles. Cela n'avait rien à voir avec la science hippocratique, mais tout à voir avec la politique, les relations publiques et la plate corruption. Mais les Sackler vont envahir ce marché déjà véreux avec des méthodes d'un cynisme encore jamais vu.

On cibra donc en priorité la corporation médicale. Selon un ex-collaborateur du patriarche, «les publicités de Sackler avaient un look très sérieux et clinique — des médecins parlant à des médecins. Mais ce n'était quand même que de la pub.»(2) Ce que les praticiens devaient prescrire à leurs patients devait leur être, à eux-mêmes, *prescrit* par des pairs écrivant des «études». Ces pairs fussent-ils fictifs et ces études complètement bidon. Dans les années 50, l'agence phar-

ma-publicitaire d'Arthur produisit une campagne pour le nouvel antibiotique de Pfizer (tiens donc!). En 1959, un magazine tenta de contacter certains des spécialistes cités comme prescripteurs dans la documentation. Ces médecins n'existaient pas(2). Dans les années 1960, Purdue-Frederick, la compagnie des Sackler, engrangea des millions avec les tranquillisants Librium et Valium. Ce dernier est si répandu qu'il est devenu pour ainsi dire un nom commun, tel le frigidaire. Le marketing visait les ménagères, les étudiants, les gens actifs... bref, une clientèle qu'on n'aurait guère associée avec des troubles psychiques. Le Valium était devenu la panacée universelle. La propagande alla jusqu'à inciter les praticiens à prescrire le Valium à des personnes totalement saines: «Pour ce genre de patients, écrivait-on, — sans pathologie démontrable — songez à utiliser le Valium.»(2)

- **Notule.** Où l'on voit que l'escroquerie moliéresque des «positifs asymptomatiques» de la diafoirade covidienne n'était pas une innovation. Il faut bien des faux malades pour vendre de faux traitements, non?

Au bout du compte, la promotion du Valium fut un immense succès: on créa une armée de *junkies*, selon le mot d'un ex-collaborateur de la boîte. Les calmants se croquaient ou se suçotaient comme des bombons. Au point que Ted Kennedy dénoncera un «cauchemar de dépendance et d'addiction».

Dans une société *normale*, ayant le souci de la santé et de la *viabilité* de ses sujets, de tels aigrefins auraient été roulés dans le goudron et les plumes. Dans les Etats-Unis de l'après-guerre, ils sont devenus les mécènes les plus respectés des universités et des musées d'art. Leur prodigalité était à la hauteur de leurs forfaitures — et sans doute nécessitée par elles comme un écran de fumée.

L'EMPIRE DE LA DOULEUR

Mais c'est à la fin du siècle, avec la commercialisation de l'OxyContin, que la «famille la plus vicieuse d'Amérique» donnera la pleine mesure de ses capacités de vente... et de nuisance. Au début de la série, Richard Sackler, le frère cadet d'Arthur, livre un *credo* qui, on le comprend, fera bondir leur fortune dans une dimension supérieure:

«Tout le comportement humain est fait de deux choses. Fuir la douleur, courir au plaisir. Douleur, plaisir. Douleur, plaisir. Si nous nous plaçons juste au bon endroit, entre la douleur et le plaisir, nous n'aurons plus jamais à nous soucier d'argent.»

Ne sent-on pas revenir, dans cette anthropologie de vétérinaire, l'odeur de décomposition de la Vienne de Freud et de Schnitzler? OxyContin, de fait, pourrait être, avec l'Ankou et la Faucheuse, l'un des surnoms de la Mort. C'était, pour ainsi dire, un soin palliatif généralisé à toute la population. Le secret de cet antidouleur consistait à conférer une action

prolongée à l'oxycodone, un opioïde développé en Allemagne dès 1916. Mais il suffisait de croquer la pilule plutôt que de l'avaler pour obtenir un «boost» instantané réclamant aussitôt la rebelote. Et l'effet ne s'étendait pas sur 12 heures comme on le prétendait. Le retour de la douleur réclamait une nouvelle dose. Or le produit était deux fois plus puissant que la morphine et très addictif. Tout cela, les fabricants ont feint de l'ignorer. Tout comme la FDA, qui a approuvé le médicament en 1995. L'expert qui supervisa son processus d'autorisation fut ensuite engagé par Purdue...

- **Notule.** L'Oxycodone est autorisée à la vente sur prescription en Suisse. On découvre dans sa fiche, entre autres joyeusetés, que ses effets n'ont pas été testés sur les enfants et les mineurs de moins de 18 ans. Le dosage ici est nettement plus faible que celui du médicament américain. Un médecin anesthésiste, spécialiste du traitement de la douleur, m'a néanmoins confirmé avoir connaissance de deux cas de collègues morts d'overdose de cet opioïde.

L'impact de leurs manipulations et de leurs publicités mensongères est devenu systémique aux Etats-Unis. Selon la Société américaine de médecine de l'addiction, quatre personnes sur cinq qui consomment de l'héroïne y sont venues par les analgésiques. Soit parce que ceux-ci étaient trop chers, soit parce qu'il leur était difficile d'obtenir une ordonnance.

Une partie des overdoses «illégales» devrait donc leur être réattribuée. Les rues de San Francisco, Detroit et de bien d'autres villes jonchées de cadavres ambulants sont les ultimes témoignages de leur mécénat. Des scènes d'enfer dignes de William Blake — mais vivantes. Si l'on ose dire.

La maison Sackler a fini par être rattrapée par les malheurs et les scandales qu'elle a semés au long de son ascension. Purdue Pharma (ex Purdue-Frederick) a fait faillite en 2019 et certains héritiers, comme il est d'usage, sont allés se planquer dans les Alpes suisses. Peu à peu, mais très lentement, comme si elles sortaient d'hibernation, les institutions — comme le Louvre en 2019 — ont fini par se dédire de leur patronage. Dès le moment où l'ogre était à terre, on pouvait — on devait même — le conspuer, le piétiner, écrire les scénarios à sensation... En attendant, il a pu faire sa moisson d'or et de cadavres humains des décennies durant, au vu et au su du public. Il fallait seulement savoir lui maintenir les *yeux grands fermés*.

- **Notule.** Il faut s'interroger sur le rôle du cinéma — ici, de la série Netflix — dans la réconciliation efficace et permanente de la société américaine avec ses pires turpitudes. C'est comme si, une fois transformés en *story*, les actes étaient soustraits à tout jugement moral. Si le spectacle est réussi, s'il *rapporte*, il donne droit à un gros paquet d'*indul-*

gences, pour parler comme les jésuites de l'ancien régime.

La saga de Purdue et de ses tranquillisants témoigne d'une économie régie par un cynisme et une hypocrisie sans bornes, où seul le profit compte, dût-on l'arrondir en marchant sur des armées de cadavres. C'est banal à dire, voilà deux siècles que les critiques du capitalisme répètent la formule. Mais son illustration dans le cas précis déploie une perfection dans l'abjection, un pragmatisme diaboliquement dégagé de toute responsabilité et de tout égard humain. C'est du même ordre de perversité que Mme Albright déclarant en toute impunité que la prise de l'Irak au prix d'un demi-million d'enfants morts «valait la peine».

Douleur-plaisir. Plaisir-douleur. Hypnos et Morphée... C'est le mouvement de balancier, aussi, que l'on éprouve en regardant le film de Stanley Kubrick. Le sexe, comme principe de plaisir et le plaisir sexuel comme principe de pouvoir, le phantasme comme négation du réel et aiguillon de la douleur... et, par-dessus tout, la drogue comme échappatoire et comme coupe-ret. Voilà la nuit que Kubrick nous dévoile *en plein jour*, voilà ce que les yeux grands ouverts refusent de voir. L'enfer n'est pas dans les cauchemars, il est dans la matière même du réel américain. Un réel qu'on refuse d'affronter, qu'on remplace par des phantasmes. Une *hypernormalisation* entretenue à coups de fictions médiatiques, de somnifères et de stupéfiants. La longue impunité

des Sackler, leur richesse effrontée, leur hideuse prétention à la *bienfaisance*, décrivent la complaisance de tout le système dans cette opération d'endormissement à grande échelle. L'enquête judiciaire et journalistique ne suffit plus à sonder la profondeur de cette corruption. Nous touchons à la métaphysique et à la nature de l'Ordre elle-même. La compréhension de ces choses passe par *Le meilleur des mondes* de Huxley et par *Le Grand hospice occidental* de Limonov, voire par *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. On comprend, moyennant ces étapes, que l'on assiste là à la mise en place d'un régime, d'une technologie de contrôle des masses complémentaire de la propagande médiatique et de la manipulation mentale.

CODA

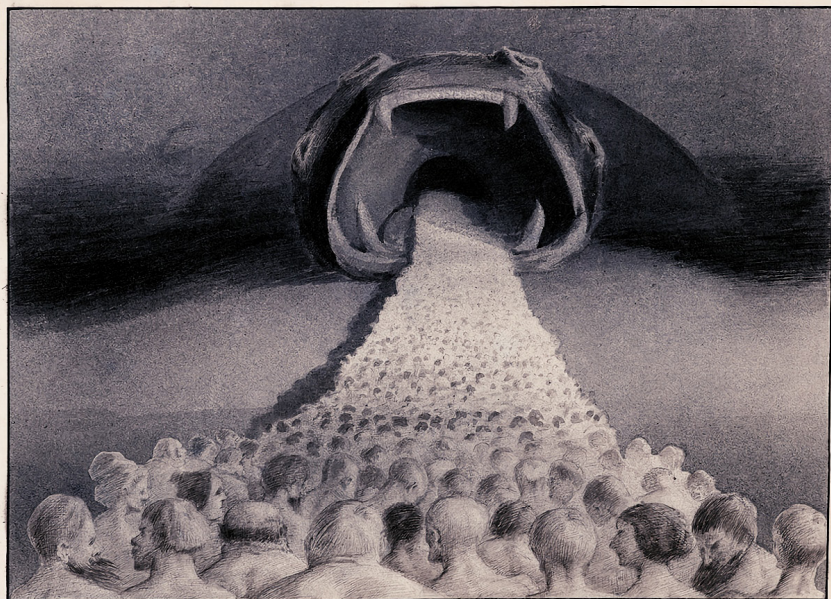
Et cela ne vaut pas que pour l'Amérique. Il est notoire que les Français ont longtemps été les plus gros consommateurs de tranquillisants et d'antidépresseurs en Europe, ne cédant le titre qu'aux Allemands, et que cette addiction a été considé-

ramblement aggravée par la crise du Covid. Il ne me semble pas téméraire de parier que, sans cette chimie sédatrice, ces deux peuples eussent été beaucoup plus rétifs et critiques face aux mesures inhumaines et absurdes qu'ils se sont laissé imposer sans broncher. La deshumanité a aussi une forte odeur de chimie.

- Photo de Rach Teo sur Unsplash.

NOTES

1. A ce propos, on se penchera utilement sur la tragique histoire du premier grand lanceur d'alerte qui dénonça la «sombre alliance» des services et des gangs, Gary Webb, retrouvé «suicidé» de deux balles. Dans un registre plus académique et rigoureux, on lira l'étude de référence du professeur Alfred McCoy, *The Politics of Heroin: CIA Complicity in the Global Drug Trade*. A notre connaissance, l'auteur est encore vivant. Intéressant également (et traduit en français), *Le livre noir de la CIA*, un joli catalogue de vilenies.
2. Patrick Radden Keefe, *«The Family That Built an Empire of Pain»*, *The New Yorker*, 23.10.2017. Lire également: Sam Pizzicati, *«The Big Pharma Family that Brought Us the Opioid Crisis»*, *Inequality.org*, 16.2.2018.



ENFUMAGES par Eric Werner

L'État: faible ou fort?

LES DIRIGEANTS SE CROYAIENT EN MESURE DE TOUT MAÎTRISER, ON VOIT BIEN AUJOURD'HUI QU'ILS NE MAÎTRISENT RIEN. ILS ONT LIBÉRÉ DES PUISSANCES QUI FINIRONT UN JOUR PAR LES EMPORTER, EUX COMME LE RESTE.

On peut dire tout et (plus ou moins) son contraire. Prenons l'exemple de l'État. Certains parlent du déclin de l'État, c'est même le titre d'un ouvrage marquant paru en 1997 (celui de Martin Van Creveld: *The Rise and Decline of the State*). Beaucoup d'auteurs sont sur cette ligne. Ils pointent l'affaiblissement de l'État, affaiblissement qui serait cause, selon eux, de son incapacité à faire respecter la loi et l'ordre: incapacité qui, elle-même, favoriserait le développement de troubles civils. Car lorsque l'État n'est plus capable

de garantir la sécurité et l'ordre public, les citoyens sont évidemment amenés à prendre la relève (autodéfense, milices citoyennes, etc.). À partir de là, on ne sait plus où ça s'arrête. À terme, c'est le retour à l'état de nature, autrement dit à la guerre de tous contre tous. Selon certains, c'est ce à quoi on assisterait aujourd'hui.

Mais d'autres disent le contraire. Pour eux, ce qui nous menace n'est en aucune manière l'affaiblissement de l'État, mais à l'inverse son renforcement constant aux dépens des libertés individuelles, comme en

témoigne la multiplication des lois liberticides en tous les domaines, en même temps que l'accroissement de la pression fiscale et le gonflement de l'appareil d'État. Eux parlent de dictature et même de totalitarisme. Ils citent le texte fameux de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville, où ce dernier parle des formes particulières que pourrait prendre le despotisme à l'ère démocratique, avec en particulier l'avènement d'«un pouvoir immense et tutélaire»: pouvoir ne cherchant qu'à infantiliser les hommes, voire à «leur ôter entièrement le trouble de penser». Le régime occidental actuel en serait la réalisation.

DE QUOI PARLE-T-ON?

Comme souvent, les deux branches de cette antinomie comportent chacune une part de vérité. Tout dépend en fait de quoi l'on parle. On peut très bien être faible dans un domaine et fort dans un autre. Ou faible face à certains acteurs sociaux et fort face à d'autres. De quoi, en fait, parle-t-on quand on parle du déclin de l'État (ou de son affaiblissement)? Une bonne illustration en est son incapacité à défendre les frontières. En fait, il n'a jamais voulu les défendre. Mais, maintenant, le voudrait-il qu'il ne le pourrait plus. Car on ne revient que difficilement en arrière en ce domaine. En plus, un État incapable de défendre ses frontières ou qui ne le veut pas ne peut que difficilement ensuite se revendiquer lui-même comme fort. Face aux millions de

migrants aujourd'hui disséminés sur tous les points du territoire, mais en particulier en périphérie des grandes villes, l'État français ne fait par exemple plus le poids. Il est faible par rapport à ces masses de populations qui aujourd'hui font planer la menace d'un véritable éclatement de la société, comme plusieurs observateurs en ont désormais bien conscience, et même certains décideurs. On a évidemment ici en tête les propos de l'ancien ministre de l'Intérieur Gérard Collomb, qui déclarait en 2018: «Aujourd'hui, on vit côte à côte et je le dis, moi je crains que demain on ne vive face à face». C'est exactement ce à quoi l'on assiste aujourd'hui.

La faiblesse de l'État, c'est aussi le démantèlement de l'État providence (*Welfare state*), là encore, en partie au moins, pour les mêmes raisons. Le système s'est en effet construit sur un principe d'équilibre entre ce que vous payez en tant que cotisant et ce que vous touchez en tant qu'ayant droit. Vous ne pouvez pas ne faire que toucher et ne rien payer. Or, justement, c'est ce qui tend aujourd'hui à se produire. Aussi longtemps que seules quelques centaines de milliers de personnes étaient concernées, cela ne portait pas trop à conséquence (à l'échelle européenne, du moins). Au-delà, en revanche, lorsque les personnes concernées se comptent par millions ou dizaines de millions, des problèmes immanquablement se font jour, comme on le voit bien aujourd'hui avec la tendance au déremboursement de

certaines prestations, sans parler de la hausse devenue insupportable des primes et cotisations. De plus en plus également il est demandé au budget général de l'État de combler les déficits sociaux. L'État est alors obligé de recourir à l'emprunt (ou à la planche à billets). Combien de temps encore pourra-t-il le faire, c'est une vraie question.

En revanche, l'État est très fort en d'autres domaines. On l'a vu par exemple en France lors de la répression des manifestations de Gilets jaunes (2018-2019). Face aux populations issues de la migration, souvent revendicatrices (on ne dira bien sûr pas menaçantes, encore moins arrogantes) il ne peut, il est vrai, pas grand-chose. Il est obligé pour l'essentiel d'adopter une posture passive, parfois même soumise. Autrement dit, il laisse plus ou moins les choses se faire, avec pour conséquence que des parties entières du territoire échappent aujourd'hui à son autorité, après être passées sous celle de trafiquants de drogue, d'émirs autoproclamés, voire d'États étrangers. L'État français se rattrape en revanche avec sa propre population. On vient de se référer à l'épisode des Gilets jaunes, mais on pourrait aussi citer les récentes manifestations contre les méga-bassines en Poitou-Charente. Là aussi, l'État

français a su faire la démonstration de sa force.

L'ENNEMI EST INTÉRIEUR

Il y a une trentaine d'années, le philosophe Paul Virilio publia un ouvrage, *L'insécurité du territoire*, où il décrivait le processus en cours de reconversion des anciennes armées européennes en simples forces de police et de maintien de l'ordre, sur le modèle des armées sud-américaines. On venait juste à l'époque d'assister à la fin de l'Union soviétique, l'OTAN se cherchait donc une nouvelle raison d'être. Jusque-là, c'est l'ennemi extérieur qui avait joué ce rôle. Ledit ennemi ayant disparu, il fallait trouver autre chose. Ce fut l'ennemi intérieur. D'où la reconversion en question, reconversion qu'il faut mettre en parallèle avec la militarisation de la police, qui en est la contrepartie. La police, aujourd'hui en France, c'est entre 140'000 et 150'000 hommes, une véritable armée donc. Elle est d'ailleurs équipée d'armes de guerre: LBD, grenades de désencerclement, chars blindés, etc.

«La société postindustrielle, c'est la société militaire», dit Paul Virilio, qui parle également d'«endocolonisation»: la colonisation se retournant sur le pays colonisateur pour le coloniser à son tour. Au tour des popu-

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site **ANTIPRESSE.NET**.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

lations européennes elles-mêmes d'expérimenter les joies de la condition coloniale. A quoi s'ajoutent les services spéciaux, qui veillent à ce que personne ne porte atteinte à la démocratie. Bref, c'est l'État ici qui se révèle être le plus fort. Mais le plus fort, encore une fois, par rapport à *certains* acteurs sociaux, non à d'autres. Si demain, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ensemble des zones dites de non-droit (ou encore à risques) entraient en rébellion ouverte contre l'État français, celui-ci disparaîtrait probablement de la carte. Ce serait la *fin* de l'État français: un scénario très bien décrit dans certains récits d'anticipation. Mais on ne parle pas ici de ça.

Voilà pour la force et la faiblesse de l'État. Mais il faut embrasser le problème dans son ensemble. Revenons-en aux banlieues à risques. Comme nous l'avons rappelé dans une chronique précédente, ce sont les dirigeants eux-mêmes qui ont décidé un beau jour d'ouvrir toutes grandes les frontières pour faire pression sur les salaires, d'une part, accessoirement aussi pour diviser la population (en vertu de la maxime: diviser pour régner) de l'autre. C'est l'histoire de l'apprenti-sorcier. Ils se

croyaient en mesure de tout maîtriser, on voit bien aujourd'hui qu'ils ne maîtrisent rien. Ils ont libéré des puissances qui finiront un jour par les emporter, eux comme le reste. En ce sens leur faiblesse actuelle en ce domaine est le produit même de leur ancienne force. Il y a une dialectique de la force qui se convertit très vite en faiblesse, et même en extrême faiblesse, quand elle n'est pas dirigée par la faculté rationnelle, ce qu'on appelait autrefois la vertu de prudence.

- Illustration: Alfred Kubin, «Vers l'inconnu», 1901.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Paul Virilio, *L'insécurité du territoire*, Galilée, 1993.
- Martin Van Creveld, *The Rise and Decline of the State*, Cambridge University Press, 1999.
- Bernard Wicht, *Vers l'autodéfense, Le défi des guerres internes*, Jean-Cyrille Godefroy, 2021.
- Franck Poupart, *Demain les barbares. Chroniques du grand effondrement*, autoédition (en Suisse romande, non disponible semble-t-il en librairie: il faut donc passer par Amazon).



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Démembrement de la Russie: l'expérience de Smolensk

DANS UNE PROVINCE À L'HISTOIRE CHARGÉE AUX CONFINS DE LA POLOGNE, UN JEUNE DÉPUTÉ EX-COMMUNISTE ESSAIE DE SE CONSTRUIRE UNE CARRIÈRE DE «LIBÉRATEUR» SUR LE MODÈLE DE LÉNINE. LE DESTIN LUI OFFRIRA-T-IL LES MÊMES OCCASIONS?

La province russe de Smolensk pourrait devenir l'un des premiers pions à se profiler dans la version du Grand Jeu imaginée par le stratège Bugajski depuis son observatoire de la Jamestown Foundation à Washington. Dans la catégorie des *oblasts* (régions), elle fait partie des 89 entités réunies sous le chapeau de la Fédération de Russie. Janusz Bugajski, alias Dr Bug, a diagnostiqué l'incapacité de la Russie à se réformer et, selon sa terminologie, à se décoloniser. Seule issue possible: démanteler la Fédération de Russie, qui n'aurait de fédération que le nom⁽¹⁾. Les candidats au séparatisme et à l'indépendance ne

manquent pas sur l'immense territoire de la Russie, et semblent se presser au portillon, à en croire la plateforme très animée du «Forum des nations libres de l'après-Russie», dont Dr Bug est l'éminence grise. L'agitation des activistes séparatistes et des indépendantistes reste le plus souvent virtuelle et cantonnée sur les réseaux sociaux, où règnent l'entre-soi et la surenchère. Un événement récent qui a fait surface dans les médias d'Europe de l'Est montre cependant que l'influence du Dr Bug et de son «Guide pour l'implosion de la Russie» n'est pas négligeable et peut se traduire par des actions concrètes, même en pleine canicule.

Le 13 août, Vladislav Jivitsa, jeune député à la Douma (parlement) de l'Oblast de Smolensk, donne une conférence de presse à Varsovie dans la Maison de Biélorussie, qui abrite le siège de l'opposition (en exil) au régime de Loukachenko. Brandissant devant les caméras sa carte de député, Jivitsa proclame son intention de fonder un mouvement pour l'indépendance de la région de Smolensk. Il déploie un drapeau de ce qui pourra devenir la République de Smolensk, avec à ses côtés un représentant de l'opposition biélorusse en exil. Son intention est de «rétablir la structure d'État indépendante de Smolensk en étroite liaison avec la future Biélorussie indépendante et avec d'autres pays qui faisaient partie du Grand-Duché de Lituanie et de la République polono-lituanienne». Jivitsa a retenu la leçon du Dr Bug. Pour faire une entaille dans le corps de la Russie et en détacher un lambeau, il faut compter sur l'appui et le parrainage actif de pays qui bordent la Russie. Dans ce cas, le rôle de parrain serait joué par la Pologne, ainsi que par la Biélorussie voisine, dans l'hypothèse où celle-ci parvient à se débarrasser de son inamovible dictateur. Il est difficile de parler de Smolensk sans évoquer son passé tragique. Dernière ville fortifiée avant Moscou sur la route qu'ont empruntée les troupes de Napoléon et de Hitler, sans oublier celles de Pologne au début du XVII^e siècle, elle a été ravagée et détruite par les envahisseurs à l'aller comme au retour. Ce qui a valu à cette ville martyre

d'être sacrée en 1985 «ville-héros» de Russie. Pourquoi, peut-on se demander, Smolensk et sa région peuplée à 85% de Russes se tourneraient-elles vers la Pologne pour se décoloniser et se libérer de la Russie? L'attrait des valeurs de la démocratie occidentale et, comme pour l'Ukraine, le miroir aux alouettes de l'Union européenne, jouent un rôle certain. Le sentiment que les institutions régionales, telle la Douma d'oblast, ne jouent pas leur rôle et que le pouvoir réel est aux mains de lointaines élites, y est aussi pour quelque chose. Pour autant, le député Jivitsa ne brandit pas de programme pour la future République de Smolensk. Membre turbulent du parti communiste de Russie (KPRF), il en a été exclu et ne pourra pas se représenter aux prochaines élections de septembre. D'où un soupçon d'opportunisme dans son exil volontaire, qui pourrait aussi le mettre à l'abri de poursuites judiciaires. Au-delà de ces motivations personnelles, il s'est fait connaître pour son combat en faveur de l'Église catholique, à laquelle il appartient. Sous l'en-tête du Parlement de l'oblast, il avait adressé en 2018 une lettre au Pape François en le priant d'intervenir auprès des autorités locales pour sauver l'édifice de l'Église catholique de Smolensk menacé de ruine.

Il faut savoir que Smolensk a appartenu pendant plus de deux siècles et demi (de 1404 à 1667) au Grand-Duché de Lituanie, puis à la République des deux nations (polonaise et lituanienne) et a servi

de tête de pont à la pénétration de l'Église catholique en terre traditionnellement orthodoxe. Aux yeux de la majorité de la population de Smolensk, Jivitsa fait figure de transfuge, voire de traître, en demandant le soutien de la Pologne pour désoccuper et décoloniser leur pays. Si Smolensk a un patrimoine, une tradition et même un modèle de souveraineté à défendre et à restaurer, ce sont ceux de l'époque lointaine, aux XIIe et XIIIe siècles, où elle était une principauté florissante et indépendante, de pair avec celles de Kiev et de Novgorod. Trois églises ont traversé les siècles et les guerres pour servir de témoins de ce passé. Celle de l'Assomption a abrité une des anciennes icônes les plus vénérées de Russie, appelée Notre Dame de Smolensk. À n'en pas douter, ce n'est pas de ce modèle que s'inspire le député Jivitsa pour faire de l'oblast de Smolensk une nouvelle république indépendante fière et forte de son passé. Pour la photo de presse, Jivitsa fait le signe de la victoire dans la voiture qui l'amène en Pologne. Toutefois, le tapis rouge qu'il se voit dérouler à son arrivée à Varsovie ne suffira pas à faire de lui un meneur et un capitaine de révolution victorieux. Il pourra continuer de souffler à distance sur les braises et prêcher la révolte sur le site du Forum des nations libres de l'après-Russie. Il y a de fortes chances qu'il tombe dans l'oubli, comme bien d'autres apprentis révolutionnaires avant lui. La Russie pourrait même se féliciter de ce départ volontaire, qui équivaut

à un saut dans l'inconnu et dans un milieu étranger, où il n'est pas facile pour un amateur en politique de trouver ses marques.

Il y a bien sûr des exceptions historiques qui prouvent le contraire. Lénine, pour ne parler que de lui, avait même été encouragé par l'administration tsariste à prendre la porte et disparaître à l'étranger. Un premier exil en Sibérie n'avait pas réussi à calmer ses ardeurs révolutionnaires et Lénine, interdit de séjour à Moscou et dans la capitale, avait pris le large en 1900 et commencé une existence nomade en Europe. Il avait effectué un premier retour au pays pour tenter d'exploiter, sans succès, les désordres de la révolution de 1905. Il était reparti en exil pour se fixer en Suisse et avait attendu plus de dix ans que l'empire tsariste, au bord de la déroute militaire, ne vacille et tremble sur ses bases. Après vingt ans d'exil, si l'on compte aussi celui de Sibérie, il a pu enfin atteindre son but et prendre le pouvoir en octobre 1917 après que le tsar eut abdicqué quelques mois plus tôt et que les institutions qui fondaient son empire eurent volé en éclats. Dans sa nouvelle stratégie, Dr Bug parie sur une implosion de la Russie à l'image des événements qui ont marqué la fin de l'Empire tsariste un siècle plus tôt. Il estime que cette implosion ne saurait tarder et que comme en 1917, une défaite de la Russie sur le front d'Ukraine pointe à l'horizon avec toutes les conséquences qu'elle amènera sur le plan intérieur. Parmi ces consé-

quences, il compte notamment sur la fin de ce qu'il considère comme l'autocratie poutinienne et sur la désintégration de la «verticale du pouvoir» qui permet à la Fédération de Russie de tenir debout. En attendant, il faut continuer de mettre de l'huile sur le feu et encourager les oblasts et républiques sécessionnistes à se préparer à devenir des États souverains. La tâche est immense, puisque selon la feuille de route du Dr Bug, le Comité du Forum, épaulé par la James-town Foundation, devra trouver plusieurs dizaines de petits Lénine et les aider à prendre asile dans un État parrain. Les moyens mis en œuvre sont colossaux. Comme ceux qui ont permis au Forum d'organiser en l'espace d'un an sept congrès tout autour du monde, de Varsovie à Washington et Tokyo, en passant par

Prague, Bruxelles et Helsingborg. Le huitième congrès doit se tenir fin septembre à Paris et Londres. Le Dr Bug peut se sentir pousser des ailes, et avec lui le comité de coordination du Forum. Il se sentirait découragé si comme Lénine en 1915 il avait dû se contenter de réunir une trentaine de partisans dans le petit village bernois de Zimmerwald. Un congrès de plus qui n'aurait été qu'une bataille d'idées sans conséquence dans l'histoire, si deux ans plus tard l'Allemagne n'avait offert à Lénine et ses camarades un wagon et un sauf-conduit pour rentrer en Russie et passer à l'action.

NOTES

1. Voir Jean-Marc Bovy: «Le démembrement de la Russie», AP399 | 23/07/2023 et «Démantèlement de la Russie: la base théorique», AP404 | 27/08/2023.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Suisse: Capitaine Corona s'en va

AU TEMPS DE LA PANDÉMIE, LE MINISTRE DE LA MALADIE RÉGNAIT EN DICTATEUR SUR UN GOUVERNEMENT SUISSE INTIMIDÉ. LES ENQUÊTES SUR LES CORONA LEAKS METTENT EN ÉVIDENCE UNE STRATÉGIE DU «COUP D'ETAT INTERNE» OÙ LE LEVIER MÉDIATIQUE JOUAIT UN RÔLE ESSENTIEL.

Il apparaît que M. Alain Berset, le festif ministre de la Santé suisse(1), qui a soudainement (et prudemment) décidé de quitter le Conseil fédéral à la fin de cette année, n'aura pas une fin de traversée parfaitement sereine. L'affaire des Corona Leaks risque de lui pourrir son été indien.

De quoi s'agit-il?

Nommé pour enquêter sur les fuites liées à l'affaire Crypto AG (que l'Antipresse a abondamment chroniquée), le procureur Peter Marti est tombé sur des correspondances de 2020 entre Peter Lauener — le porte-parole de M. Berset — et le patron du groupe de presse Ringier, transmettant à ce dernier des données confidentielles sur les mesures «anti-Covid» en préparation. Celles-ci allaient donc «fuir» dans la presse avant même que le Conseil fédéral les eût validées. Le gouvernement se retrouvait mis devant le fait accompli. Le ministère de la Santé a ainsi utilisé les indiscretions médiatiques pour imposer sa volonté à l'ensemble du

collège gouvernemental. M. Berset a bien entendu affirmé ne rien savoir de ses pratiques, mais les dernières enquêtes semblent démentir sa candeur.

Pour mémoire, le procureur Marti avait placé en détention provisoire le porte-parole de M. Berset, puis ouvert



une procédure pour violation du secret de fonction contre ledit porte-parole et contre deux collaborateurs du ministre Ignazio Cassis. Mais aussitôt le procureur lui-même — bien qu'agissant avec l'aval du Ministère public de la Confédération

— se retrouvait sous le coup d'une plainte suivie d'enquête pour abus de pouvoir.

De toute évidence, le pauvre Marti avait ouvert des tiroirs là où il aurait dû se contenter d'épousseter les meubles. Il s'y était cru! Comme si son enquête avait *vraiment* pour but de trouver et punir des coupables... Mais la loi tacite du *système* helvétique est immuable. Sitôt que quelque chose risque de «bouger» quelque part, la zone turbulente est

aussitôt ceinturée d'un mur épais de *commesideriennétisme*, fait d'euphémismes, de litotes et de fausse bonhomie. La presse (du groupe Ringier, justement!) relève ainsi que l'enquête des commissions de gestion qui met en cause le ministre «a perdu en importance depuis qu'Alain Berset a annoncé qu'il ne se représenterait pas en décembre». On ne va pas tirer sur l'ambulance, n'est-ce pas, surtout quand elle transporte son propre ministre? Et l'on ne va surtout pas imaginer des rapports de causalité entre ces deux choses (l'enquête et l'annonce)!

Les historiens se pencheront peut-être un jour sur la curieuse toute-puissance — doublée d'immunité — dont aura joui le ministre du Covid dans les années 2020. Son recours aux unités antiterroristes pour solder une relation strictement privée aura été absous par la raison d'Etat, son imprudente escapade hors-frontières en avion privé passée à la rigolade, et ses pitreries à la *Street Parade* de Zurich n'auront fait que conforter son image de ministre «cool». Ce printemps encore, il annonçait avoir bien des choses à faire avant de faire brusquement volte-face en annonçant son retrait. Quel message discret ses doucereux collègues lui auront-il fait passer? Car, comme le relève la presse, on ne se débarrasse pas, en Suisse, d'un ministre devenu compromettant comme d'un mauvais entraîneur de

foot. Tout doit se faire en coulisse. Et bien entendu, comme il l'affirme lui-même, «les “affaires” n'ont joué aucun rôle dans son retrait».

...le fait que le Conseil fédéral réitère ostensiblement sa confiance à Alain Berset en janvier rappelle fortement un club de football qui accorde sa confiance à son entraîneur — pour le mettre à la rue peu après. Seulement voilà: le gouvernement ne peut pas licencier des conseillers fédéraux comme le FC Sion ses chefs d'équipe.

CODA

L'émergence des *Covid Leaks* éclaire a posteriori la confession étonnante du «M. Covid» de 2020, le jovial Dr Daniel Koch, qui, au moment de prendre sa retraite, fit part de ses dissensions avec le gouvernement. En particulier, il a avoué que la fermeture des écoles, selon lui, avait été injustifiée d'un point de vue épidémiologique. Comme nous l'avions relevé à l'époque, «certaines décisions lourdes du Conseil fédéral n'étaient pas motivées par la menace sanitaire mais par la pédagogie des foules». Les *Covid Leaks* nous apprennent que la *pédagogie* en question s'appliquait même au gouvernement, placé sous un régime d'intimidation par le Département de la Maladie.

NOTE

1. Voir «Monsieur le ministre s'éclate», AP403 | 20/08/2023

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 3 au 9 septembre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

E-banqueroute. La deuxième ville de Grande-Bretagne, qui est aussi la plus grande communauté urbaine, vient de déclarer faillite. Birmingham n'a plus les moyens d'équilibrer son budget. Le conseil municipal voit trois causes à sa déroute: une facture de 760 millions de livres pour des réclamations liées à l'égalité salariale, un milliard de réduction des aides gouvernementales au cours de la dernière décennie... et l'installation problématique (lisez: ratée) d'un nouveau système de gestion informatique. Comme on le sait, l'e-gestion est l'art de résoudre les problèmes qu'on n'aurait pas eus sans elle. En l'occurrence, c'est le module comptable qui a dû s'avérer le plus défaillant... Blague à part, sachant que Birmingham était jadis le cœur industriel et populaire de l'Angleterre, la faillite de cette ville désormais peuplée de spectres subventionnés ressemble à un résumé du destin anglais. *«Hanging on in quiet desperation is the English way»*, chantait Pink Floyd. A-t-on besoin de traduire?

Astroféminisme. En 2018, l'agence Roscosmos adressait à ses partenaires américains un reproche bizarre: une de leurs astronautes aurait percé des trous dans la navette Soyouz. La NASA a écarté l'accusation en parlant de propagande russe, mais sans donner d'explication plausible aux trous. Cinq ans plus tard, Edward Szall et Lauren Witzke démontent le «coverup» (occultation) de la NASA. Ils en rajoutent même une couche. L'astronaute en question, Serena Auñón-Chancellor, aurait été sélectionnée par discrimination positive et non pour ses compétences... ce qui nous donne ce résumé hilarant:

La NASA a envoyé une femme dans l'espace et cela s'est terminé comme on pouvait le

prévoir. Dépression mentale, suppliques pour qu'on la ramène à la maison et, comme elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait, elle a détruit toutes les toilettes de l'espace, obligeant tout le monde à porter des couches. Elle a ensuite saboté les expériences et percé des trous dans les murs de la station spatiale, avant de rejeter la faute sur les Russes.

Et vous n'avez rien entendu à ce sujet. Les filles au pouvoir!

Dernier refuge? Ça y est! Le gouvernement de Kiev a persuadé ses alliés européens de lui renvoyer ses citoyens en âge de combattre. Sur les réseaux sociaux, les complaintes de jeunes Ukrainiens exilés se multiplient. Nous qui croyions que la très humanitaire Europe se refusait à renvoyer les réfugiés dans les zones de guerre! Soudain dégrisés, certains d'entre eux affirment déjà que leurs seuls asiles sûrs seront la Russie et la Biélorussie! On notera en passant que Kiev mobilise aussi, dès le 1er octobre, les femmes. La contre-offensive est de toute évidence un succès retentissant...

Alea jacta est. A propos de contre-offensive, le professeur John Mearsheimer, connu pour ses positions hors-système extrêmement bien argumentées, vient de produire une étude que Bruno Bertez, qui l'a traduite, qualifie de «monument qu'il faut lire et diffuser». C'est bien, probablement, le récit d'une des plus grosses erreurs stratégiques commises dans l'histoire de l'Occident, causée en grande partie par l'autoillusion. On n'a probablement jamais vu, en effet, une telle dissonance entre la réalité du terrain et les récits médiatiques qui en sont faits.

Madame Boulette. Cette semaine encore, l'impayable Annalena Baerbock s'est illustrée en inventant le concept de «grains de cocaïne» alors qu'elle parlait d'exportations de céréales. C'est la même dinde, on le rappelle, qui avait expliqué que pour changer diamétralement de position, il fallait pivoter de «360 degrés». Mais nous n'avons

droit qu'à de rares perles de la ministre des Affaires étrangères allemande. Ses admirateurs allemands, eux, ont compilé une vidéo de six minutes avec ses bourdes, lapsus, gaffes, bévues et boulettes. On se demande après ça selon quels critères les gérantes de Davos sélectionnent leurs «young leaders». Sur leur score de dyslexie? De narcissisme? D'incompétence?

Prudence! C'est le scoop de la semaine: dans le livre de Walter Isaacson consacré à Elon Musk, on apprend que celui-ci a refusé (et non «coupé» comme le déforment CNN et d'autres médias de grand chemin) la connexion de son réseau satellitaire Starlink à une flotte de drones maritimes envoyée par l'Ukraine pour couler la flotte russe au mouillage à Sébastopol. Musk affirme l'avoir fait pour ne pas provoquer une «riposte nucléaire» de la Russie. Cette retenue lui est furieusement reprochée par les va-t-en-guerre occidentaux. Mais il y a peut-être autre chose. Si une escalade nucléaire semble peu probable en pareil cas, la riposte pouvait être d'une autre nature et viser directement les intérêts de Musk dans l'espace. A ce propos, il est très opportun de lire l'étude de la Fondation pour la recherche stratégique intitulée «Réflexions sur l'essai anti-satellite russe du 15 novembre 2021».

Guerre des puces. Retenez ce nom: Mate 60 Pro. Le dernier modèle de chez Huawei est un smartphone haut de gamme qui n'a rien de particulier, extérieurement. A l'intérieur, en revanche, c'est une révolution technologique. Tous les composants sont désormais produits à domicile. Y compris la puce de 7 nanomètres, que la Chine n'était «normalement» pas capable de fabriquer seule — mais les sanctions technologiques américaines l'y ont obligée.... Le dernier iPhone, pour mémoire, est à 4 nm, il est donc pratiquement rattrapé. Encore un burlesque coup du râteau pour la sanctionnante occidentale! A propos, un membre du Congrès U.S. a déjà dénoncé la Chine pour avoir violé les sanctions en élaborant un produit pour son marché intérieur sans composants étrangers! La rage impuissante les rend fous.

Magie du temps. C'est l'un des plus précieux miracles artisanaux qui nous restent aujourd'hui, et ce n'est jamais que... de l'encre de calligraphie! Depuis quatre siècles, les ouvriers de cette encrierie japonaise récoltent la suie des bougies pour en faire, au bout de quatre ans de maturation, des bâtons d'encre précieuse, à plus de 5000 € le kilogramme. On comprend le prix en découvrant l'alchimie. Ce documentaire est en anglais, mais il se passe de mots.

Pain de méninges

HOMO ŒCONOMICUS

Quelle malédiction a frappé l'Occident pour qu'au terme de son essor il ne produise que ces hommes d'affaires, ces épiciers, ces combinards aux regards nuls et aux sourires atrophiés, que l'on rencontre partout, en Italie comme en France, en Angleterre de même qu'en Allemagne? Est-ce à cette vermine que devait aboutir une civilisation aussi délicate, aussi complexe? Peut-être fallait-il en passer par là, par l'abjection, pour pouvoir imaginer un autre genre d'hommes.

— Emil Cioran, *Histoire et utopie*

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



La fin de l'été. Au jardin, 4.9.2023.

C'est la saison et l'heure où tout se condense. La lumière sature, les fruits regorgent de sucre, les tomates arrivent à perfection. On atteint le point de bascule où la maturation devient flétrissure, le vert vire à l'ocre et le rouge au violet. Ce sera l'automne, qui nous rappellera que la splendeur n'existe qu'au voisinage de la mort.